Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 56 (1918)

Heft: 20

Artikel: Le "may"

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-213910

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ples qui souffrent de la perte de leur indépendance, ne sentirions-nous pas le prix de la nôtre s

Mes chers concitoyens, fêtons le 14 avril, fêtons-le. Qu'il ne soit pas seulement célébré à huit-clos dans quelques cercles de patriotes; qu'il redevienne une fête populaire, nationale. Qu'il y ait dans nos rues des drapeaux, des cortèges, de la musique, des chants, afin que les petits Vaudois s'en souviennent et s'en réjouissent!

Arborons nos couleurs à nos fenêtres et sur nos poitrines, qu'elles nous parlent d'espérance indéfectible en la liberté; qu'elles communiquent cette espérance à nos chers hôtes de la guerre, à ceux qui souffrent parmi nous, dans leur patriotisme, qu'elles soient un salut de nos cœurs à ceux qui meurent aujourd'hui pour cette liberté chérie!

Oublions quelques instants les tristesses de l'heure et « Chantons notre aimable patrie, »

Oui, répétons la vieille chanson de nos pères :

Oh! quelle douce jouissance De célébrer l'indépendance Qui vient lui donner : de nouveau Naissance

Et le nommer : canton de Vaud Si beau!

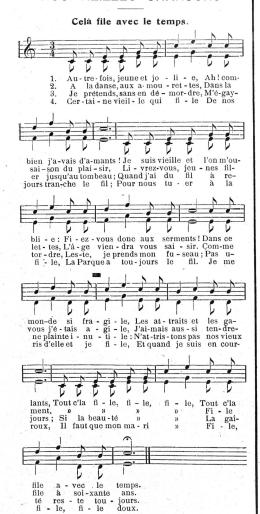
LOUIS CURTAT.

Chez nos fillettes. - L'autre jour, rue Martheray, des fillettes jouaient « à l'hôpital ». Celles qui remplissaient le rôle d'infirmière c'étaient les aînées - venaient de procéder à la répartition des « maladies » entre leurs cadettes, à qui elles allaient prodiguer leurs soins. L'une de ces dernières, mécontente de son lot, récriminait et se mit à pleurnicher.

Alors celle qui paraissait avoir le pas sur toute la bande, admonesta la récalcitrante :

- C'est bon, toi tu auras la bronchite, et puis rien d'autre! - P.

NOS VIEILLES CHANSONS



LA MERE FRITZ

E Saint-Sulpice nous est venue, l'autre jour, la nouvelle du décès de la mère Fritz, l'ancienne pâtissière de la Cité-Devant. 1 La défunte avait succédé au père Fritz, son mari. De son vrai nom, elle s'appelait Marguerite Metzger-Bær. C'était une personne fortement charpentée, dont les bras s'étaient musclés à pétrir et à rouler la pâte à gâteau. Constamment à l'ouvrage, elle ne se montrait qu'en tablier de grosse toile. Un large bandeau cachait souvent ses joues, à cause des rages de dents dont elle était prise en faisant la navette de son four à sa boutique, où la bise s'engouffrait avec les clients. Tout en changeant de maison une fois ou deux, elle exerça son métier dans la même rue pendant plus d'un demi siècle.

Sa première pâtisserie se trouvait en face de la voûte creusée sous le préau de l'ancienne Académie, où coule une fontaine. Humble petite pièce au plafond bas, elle cadrait bien avec l'aspect vieillot de la Cité-Devant inférieure. On n'eût pu s'y tourner si la marchande y avait mis plus de deux chaises. La gent écolière de cette époque-là en avait fait son temple de la gourmandise. Elle ne connaissait pas encore les vastes tea-rooms à orchestre, les five o'clock des foules cosmopolites. Que de volées de collégiens, de gymnasiens, de normaliens, d'étudiants, comptèrent au nombre de leurs plus douces joies les courts moments passés en cette chambrette imprégnée d'une chaude odeur de pâte et de beurre fondu!

On y allait aux récréations, surtout durant la période des examens, qui mettait du vague à l'estomac autant qu'au cerveau. En poche, on n'avait parfois que dix centimes. Mais cela suffisait pour se payer la « tranche ». Armée de son couteau, la mère Fritz la découpait d'un tour de main et, l'ayant saupoudrée de sucre, vous la tendait comme elle l'eût fait à ses rejetons, avec l'air de dire : « Régale-toi, mon petit». Ses jeunes chalands devinaient en elle une vraie maman, et ses gâteaux leur en semblaient doublement savoureux. C'étaient des gâteaux aux œufs, au sirop de vin - une des spécialités de la maison - à la rhubarbe, aux groseilles vertes, aux fraises, aux « raisins de mars », aux cerises, aux reines-Claude, aux pruneaux, aux pommes, aux poires channes, selon la saison. En automne, ils se couvraient de guêpes, que la mère Fritz chassait du coin de son tablier.

Les dames, elles, appréciaient fort une sorte de galette dorée, à la farine de maïs, se conservant très longtemps et dont, avec de la crème ou de la compote aux fruits, elles apprêtaient de délectables mouillettes. En faisant leurs emplettes, il leur arrivait de rencontrer chez la mère Fritz des messieurs aux cheveux grisonnants, collégiens de jadis, qui rafraîchissaient leurs impressions de jeunesse en goûtant avec

volupté à d'onctueuses « petites salées ». Presque octogénaire, la mère Fritz, il y a peu d'années, remit sa boutique à des mains plus jeunes. Et la voici maintenant qui s'en va, après avoir, toute sa vie, donné l'exemple du travail, de la droiture, de la bienveillance. A la Cité, dont elle était une des figures caractéristiques, son souvenir ne s'éteindra pas de sitôt. Il demeurera particulièrement vivant chez ceux qui firent leurs études au quartier latin lausannois, longtemps avant les tristes temps actuels, et qui purent s'accorder les tranches qu'elle leur servait si maternellement.

Dans les nuages. - Dans un train de nuit, un pochard, profondément endormi, est soudain heurté par un voisin qui change de place. Il se réveille à demi, pousse un grognement et marmonne, s'adressant à l'importun : « Alors, quoi, vous montez seulement,... ben!!! » - P.

¹ Vers la fin de sa vie, on l'appelait aussi la mère Tutu.

LÈ NI DÈ VUIPÈ

(Patois de la Gruyère).

y a ouna cheptantanna d'an, i parè ke nou thron payi ly è j'ou infêchtâ pè on rè d vuipè: tôlamin ke lè hôtė j'otoritâ chi chon inbalyè. Ly an invouyè à toté lè kemoun l'oâdre dè dèchtruire ti lè ni dè vuipè. Kan chèketèro dè Pèlamoa ly a rèchu cht'ordonna the, chè di intrè ly : «Ly va fére bon ! ètherbal tota ha vermena! Ly è bin vuto de, ma mi vuto fè. Chon lè va prindre avi lè man, on achtou adoubâ: n'oudri pâ grantin k'on a ouna titha kemin on kartèron; lè bourlâ, chi n'è pâ tan alègro; lè j'innéyi, ly fô pâ moujâ tiè fére don?»

Apri avi prou grantin ruminâ, i ch'inva vê chindike et ly fâ:

- Tiè fô-the fére et tiè fô-the rèpondre à ho grô bounè dè Friboa?

Le chindike, on fâchéya, ly fâ:

Èbin, di-là ke che volon vigni tini lè vuip no lè volin prou tvâ.

Tobi di J'èlyudzo.

Le tact diplomatique. — Un jeune homme destinait à la carrière diplomatique. Il s'en consulter, à ce propos, un homme d'Etat do il escomptait le précieux appui pour la réali tion de ses désirs.

Après un moment d'entretien, ce dernier à son visiteur:

– Eh! bien, monsieur, je vois que vous po sédez toutes les connaissances nécessaires à u bon diplomate. Mais il faut encore, pour réus sir dans cette carrière, si délicate, une qualit absolument indispensable.

- Et laquelle, monsieur, je vous prie?

Le tact.

— Je crois, modestie à part, que cette quali ne me fait point défaut.

La preuve...

- Eh! bien, l'autre jour, à l'hôtel, je demand qu'on me prépare un bain. Le garçon qui viel me prévenir que j'étais servi, se trompe de nu méro de cabine. J'entre et, jugez de ma surpris oh! point du tout désagréable, d'ailleursdans la baignoire était une jeune femme qui, à m vue, pousse des cris d'effroi. Je ne perds pas nord. Je me retire, en disant : « Oh! je vouse prie, excusez-moi; il y a erreur, monsieur!»

LE « MAY

E Courrier de la Côte racontait l'autre jour qu'un certain nombre d'enfants à Signy (garçons et fillettes) étaient allés suivant l'ancienne coutume, chanter le ma fleuri dans les maisons du village et jusqu dans les fermes foraines. Partout accueille comme le méritaient de si gentils visiteur ils avaient rapporté de leur tournée de qui faire un copieux goûter.

D'autre part, nous lisons ce qui suit dans Journal d' Yverdon:

« Au commencement du XIX e siècle, les tes de mai, à Estavayer, duraient tout un mo chaque dimanche avait ses réjouissances s ciales. Deux de ces fêtes sont, sinon cons vées, mais du moins leur souvenir s'est-il ma tenu assez vivace: la fête bien connue « Maientzes », le 1er mai, et celle de la « pout et des « bovinrons ». Hélas! à Estavayer com ailleurs, ces gracieuses coutumes tendent à paraître. Il y a un certain nombre d'années premier dimanche de mai, vers les huit heu du matin, l'on voyait encore arborer, dans différents quartiers de la ville, de grandes ronnes de fleurs blanches ou jaunes. Ces ronnes étaient juchées aussi haut que possi On les accrochait au pignon des toits et allait même en suspendre aux girouettes tours et au sommet du clocher. Les petits & çons se promenaient dans les rues sur

chars tapissés de rameaux aux fleurs blanches, ou encore poursuivaient les fillettes en leur criant: « Poutta! poutta la bala!... » Celles-ci, de leur coté, ripostaient aux garçons en jetant des fleurs jaunes, en leur faisant les cornes et en leur criant: « Bovinrons!... Bovinrons! » Il faudrait encore parler du « Benosi », une autre fête de mai. Mais c'en est assez.

« Autres temps, autres coutumes, et je crois bien que toutes ces vieilles choses, nous ne les reverrons pas. Avec elles s'en est allé tout un coin du vieux Stavayer. »

Vaudoises nouveau style. — Une lectrice du Conteur se trouvant, il y a quinze jours, dans les environs de Lausanne, fut agréablement surprise à la vue d'une troupe de jeunes personnes portant le gracieux coslume des Vaudoises d'autrefois. Mais, s'étant approchée d'elles, quel ne fut pas son étonnement en les entendant s'entretenir dans le plus pur dialecte suisse allemand! Ces demoiselles n'avaient de chez nous que la robe, c'étaient des Vaudoises-Ersatz.

LE PRÉAVIS POUR LA POMPE

Chargé de soumettre à la municipalité de X. un préavis pour l'achat d'une pompe, le capitaine des pompiers a rédigé la pièce ci-après, que nous transmet obligeamment un de nos lecteurs:

« Monsieur le syndic et Messieurs,

« Ainsi que j'ai eu l'honneur de vous l'exposer de vive voix, notre vieille pompe à feu tombe en douves, rapport à ce qu'elle a toujours été à l'air du temps. On peut s'estime heureux de n'avoir jamais été dans le cas de s'en servir. Mais un malheur peut arriver au moment où l'on s'y attend le moins. C'est la raison pour laquelle, sans compter l'honneur de la commune, le corps des pompiers préavise pour l'acquisition d'une pompe neuve, aspirante et refoulante, avec un hangar pour la mettre à la chotte.

« Ceci dit non sans saluer avec regret la pompe défunte, dont le mérite consistait dans rextrême simplicité de ses complications.

« Avec salutations patriotiques et empressées. « N., capitaine. »

A la recherche. — Un de nos confédérés cherchait, dans une réunion récente, un fonctionnaire fédéral de l'Office des fromages. Il interpellait tout le monde :

-Barton, mossié, fous n'afez pas fu, bar hassard, mossié l'insbecteur des bâtes molles, de Berne? - H.

Un bourru. — La galanterie et la bienséance ne sont pas le fort de certains maris. Deux amis parlent d'une joyeuse partie projetée.

-Tu prends ta femme? demande l'un.

- Ben! mon vieux, tu ne voudrais pas. Le chat, le potager et la femme ne sortent jamais de la maison.

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

PAF

RODOLPHE TŒPFFER

Je commençai par relever la dame, après néanmoins que je me fus relevé moi-même. Le plus bête des sourires circonvolait par sa face vermeille, bien que son nez eût gravement souffert. J'y fis quelques réparations, mais c'était une trop petite

Partie du mal pour que je m'y arrêtasse longtemps. En effet, cette dame avait été donner du nez contre la boîte à l'huile, qui, perdant l'équilibre, était tombée en répandant par la chambre les pinceaux, la palette et les huiles. Je voulus remettre quelque ordre dans ces objets, mais c'était encore une trop petite partie du mal pour que je m'y arrêtasse beaucoup.

En effet, la boîte à l'huile, en tombant, avait atteint le pied d'un grand nigaud de chevalet, lequel, s'étant mis aussitôt à chanceler, avait finalement pris le parti de tomber, en mirant juste dans la poitrine d'un beau monsieur qui, pendu à un clou, nous regardait faire. Le clou avait suivi son monsieur, qui avait suivi le chevalet, et tous ensemble étaient venus s'abattre sur la lampe, qui avait brisé la glace en renversant une bouilloire!

Le dégât était horrible l'inondation, générale, et la dame souriait toujours.

Au milieu de cette catastrophe, mes amours avaient un peu souffert par l'effet de distractions si vives et si inattendues. Pendant que je reste là à réfléchir sur ma situation, je profite du quart d'heure pour faire savoir de qui j'étais amoureux, et comment je l'étais devenu.

Au-dessus de ma chambre était celle d'un habile peintre de portraits. Ce peintre avait le grand talent de faire les gens à la fois ressemblants et agréables. Oh! quel bon état, quand on le pratique ainsi! Quel appât merveilleux où se viennent prendre carpes, brochets, carpillons, et jusqu'aux loutres et aux veaux marins, et de plein gré, et sans se plaindre de l'hameçon, et en remerciant le

Souvenez-vous du bourgeon. Une fois que vous êtes devenu aisé, riche, n'est-ce pas l'un des premiers conseils qu'il vous donne, que de faire reproduire sur la toile votre interressante, originale, et, à tout prendre, si aimable figure ? Ne vous dit-il pas que vous devez cette surprise à votre mère, à votre épouse, à votre oncle, à votre tante? S'ils sont tous morts, ne vous dit-il pas qu'il faut encourager l'art, faire gagner un pauvre diable? Si le pauvre diable est riche, n'a-t-il pas mille autres rubriques? orner un panneau, faire un pendant... Car enfin, que veut-il le bourgeon? Il veut que vous vous voyiez là sur la toile, joli, pimpant, frisé, linge fin, gants glacés; il veut surtout qu'on vous y voie, qu'on vous admire, qu'on y reconnaisse et vos traits, et votre richesse, et votre noblesse, et votre talent, et votre sensibilité, et votre esprit, et votre finesse, et votre bienfaisance, et vos lectures choisies, et vos goûts délicats, et tant d'autres choses exquises, qui font de vous un être tout à fait à part, rempli de mille et une qualité charmantes, sans compter vos défauts, qui sont eux-mêmes des qualités. Voulant tout cela, est-il étonnant que le bourgeon vous presse au nom de votre père, au nom de votre mère, par vo-tre épouse et par vos enfants, de vous faire peindre, repeindre et peindre encore? Bien plutôt je m'étonnerais du contraire.

L'art du portrait est donc éminemment lié à la théorie du bourgeon, et beaucoup de peintres, pour avoir méconnu ce principe, sont morts à l'hôpital. Ils faisaient le brochet, brochet; le marsouin, marsouin. Grands peintres, mauvais portraiteurs! les gens s'en sont éloignés, et la faim les a détruits.

Ce peintre avait donc toutes les mines fashionables à reproduire, et il ne se passait pas de jours que l'on ne vît de belles voitures apporter leur maîtres et les attendre devant la maison. Ce m'était un passe-temps délicieux que de considérer les beaux chevaux, de les voir se chasser les mouches, que d'écouter les cochers siffier ou faire claquer leur fouet. Mais, en outre, ces mêmes personnes qui sortaient de la voiture, et dont je ne pouvais voir le visage de ma fenêtre, j'étais sûr de pouvoir, au bout de deux ou trois jours, contempler leurs traits à loisir et autant que j'en aurais envie.

En effet, le peintre avait pour habitude, entre les séances, d'exposer ses portraits au soleil, en dehors de sa fenêtre, les suspendant à deux branches de fer disposées à cet effet. Une fois qu'ils étaient là, je n'avais qu'à lever les yeux, et je me trouvais au mileu de la grande société: milords et barons, duchesses et marquises. Tous ces gens, pendus au clou, se regardaient, et je les regardais, et nous nous regardions.

Or, le lundi précédent, au bruit d'une voiture, j'étais accouru à mon poste. C'était un brillant carrosse; quatre chevaux, attelage superbe, gens en livrée. La voiture s'arrêta, et il en sortit un vieillard infirme que soutenaient respectueusement deux laquais. Je notai son crâne chauve et ses cheveux argentés, pour le bien reconnaître lorsqu'il arriverait à la galerie.

Quand le vieillard eut mis pied à terre, une jeune fille descendit de la calèche. Alors les deux laquais se retirèrent, et le vieillard s'appuyant sur le bras de la jeune fille, ils entrèrent doucement dans l'allée; un gros épagneul les suivait en jouant.

Je me sentis ému à cette vue, non point tant à cause de ce qu'il y a de réellement touchant à voir une fille jeune et belle servir d'appui au vieil âge, mais surtout parce que mon habituelle préoccupation de tendres pensées, cette aimable nymphe, parée de tout ce qui rehausse la grâce et la beauté même, en me montrant la mortelle que je rêvais confusément, fixait sur elle les vagues sentiments, les feux sans objet qui depuis quelque temps agitaient mon cœur.

Une chose plus particulière à cette jeune personne avait contribué à me séduire par un charme inattendu: c'était la grande simplicité de sa mise. Au milieu de tant de signes d'opulence, je ne sus lui voir qu'un simple chapeau de paille, qu'une robe blanche, et néanmoins tant d'élégance et de grâce, qu'il me semblait que seule, en des lieux écartés, et privée de tout son entourage de richesse, je n'eusse pu méconnaître à son port, à sa démarche, à tout son air, son sang, sa richesse, et jusqu'à ce noble dévouement qui la portait à se dérober aux hommages des jeunes hommes pour soutenir les pas d'un vieillard.

Et puis, le dirai-je? j'étais déjà gâté par la société que je voyais à ma fenêtre : le rang, la richesse, la grâce, le bon goût des manières, de la mise, toutes ces choses avaient pour moi un irrésistible attrait. A voir toutes ces personnes, j'avais perdu toute sympathie pour ce qui est commun, pour ce qui est vulgaire, pour ma classe et mes semblables; et si, à la vérité, sous quelque habit que ce fût, une jeune fille m'eût vivement ému, sous l'aspect de celle-ci elle devait m'enflammer, me passionner sans mesure.

C'est ce qui ne manqua pas d'arriver, en sorte que je me trouvai subitement épris de cette jeune Antigone. Du reste, ma passion était d'une quaité si pure, si distinguée, que je ne songeai seulement pas à me demander si ce n'était point là une de ces Calypso dont M. Ratin m'avait tant parlé.

Et ceux qui croient qu'un amour d'écolier, pour être sans espoir et sans but, n'est pas vif et dévoué, ceux-la se trompent.

(A suivre.)

Haut et bas. — C'était à la gare de Lausanne. Un voyageur attendait l'arrivée du train de Berne. Comme celui-ci avait un sensible retard, le voyageur, craignant de l'avoir manqué, s'adresse à un employé:

- Pardon, Mossieu, est-ce que le train d'enhaut est en bas?

Chez le boucher.— *Une cliente*: Votre viande a beaucoup d'os, toujours des os!

Le boucher (gracieux): Ma foi, je n'y puis rien. Sans os, pas de viande. Moi j'ai des os, vous avez des os, en général, tous les bestiaux ont des os!—G.

Impitoyable. — A l'arrêt d'un train, dans une petite station, ne monte en wagon qu'une bonne vieille paysanne, chargée d'un gros panier.

Un soldat en permission et pressé, sans doute, de se retrouver chez lui, s'écrie :

— Oh!là, là, c'était pas la peine d'arrêter ici, elle aurait pu prendre le train suivant! — P.

A la portée de tous. — Quand on a une querelle avec sa femme, il faut déchirer son pantalon; c'est le meilleur moyen de l'amener à un racommodage.



Julien Monnet, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS